

## **Expérience de la souffrance individuelle et collective dans la littérature libanaise d'expression française de l'extrême contemporain**

---

**Rana Baroud\***

### **Résumé**

Les auteurs libanais francophones ont beau écrire sur l'amour, la luxure, la dystopie ou la vie moderne dans les grandes métropoles, mais leur ville-mère revient incessamment hanter leurs récits. Nous remarquons alors une sorte d'entêtement à vouloir narrativiser leurs anecdotes beyrouthines, un besoin de raconter leur capitale, de transformer leurs expériences dans ses ruelles en récits littéraires et de partager leur vécu avec le monde entier.

Mais cette réalité est inévitablement ténébreuse qu'on peut dorénavant parler d'une couleur littéraire nationale : le noir. Cette noirceur est à son comble après l'explosion du port de Beyrouth, notamment dans la prose narrative de Hyam Yared, *Implosions*, d'Alexandre Najjar, *Le syndrome de Beyrouth* et de Charif Majdalani, *Beyrouth 2020, journal d'un effondrement*. Ces romanciers de l'extrême contemporain ayant écrit des romans qui célèbrent la culture et la joie de vivre des Libanais, publient des récits poignants sur ce qu'est devenue la vie des Libanais ces trois dernières années, mais surtout à partir du 4 août, une date qui, semble-t-il, les a assignés à l'écriture.

Nous nous penchons sur ces récits pour étudier comment les trois auteurs ont réussi à transformer leur drame personnel et celui de toute une communauté en récits littéraires expressifs. À l'aide d'une lecture croisée nous examinons la façon dont progresse l'expérimentation littéraire et dont les trois récits disent les craintes et la souffrance au quotidien et deviennent les chroniques d'une communauté qui se mue et qui s'effondre.

**Mots-clés** : Beyrouth, Prose narrative, Explosion, Expérience littéraire, Récit collectif, Récit National, Souffrance, Indicible, Dénier, Recoupement, Discours, Action Communicationnelle.

---

\* Maître-assistant et cheffe du Département de Langue et Littérature Françaises Section II, à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Libanaise, Beyrouth, Liban, [rana.baroud.1@ul.edu.lb](mailto:rana.baroud.1@ul.edu.lb)

Dans un article que nous avons publié en 2019 (Baroud, *CESH*, P.92-101), nous nous révoltons contre les « écrivains francophones libanais autochtones ou allogènes qui représentent Beyrouth, leur ville natale, comme une ville en feu, une ville où ils ont connu l'amour mais aussi les bombes et les déflagrations », contre ces « marchands de la littérature » (Barbérís, 80) qui défigurent Beyrouth et refusent d'aller au-delà des images de guerre et de noirceur, à la recherche d'une influence pathétique pour élargir leur lectorat (À ce sujet, Pierre Barbérís affirme que le marchand est l'incarnation du gouverneur. Il détient un savoir-faire qui donne la priorité à tout ce qui lui semble utile, raisonnable et tenant du « progrès » et prise le profit et le succès. Il renvoie en fait à ces auteurs qui publient sans arrêt des livres qui connaissent un grand succès auprès des lecteurs et des critiques, ceux qui savent plaire au public et qui ont compris les enjeux de la commercialisation). À partir de l'approche géocritique, nous avons réussi à confirmer que certains de nos auteurs francophones, « les princes de la littérature », parviennent quand même à rendre justice à Beyrouth aux yeux des Libanais et du monde entier en brossant dans leurs récits des images mélioratrices, réalistes ou du moins dialogiques de la capitale libanaise.

Or, presque un an après, l'inconcevable et l'inimaginable s'est produit : l'explosion du 4 Aout... Quelques secondes après le souffle, notre article, notre révolte et notre vision de ce que devrait être la représentation littéraire contemporaine de Beyrouth, sont devenu.e.s obsolètes et impertinent.e.s. Nous avons compris, comme l'avaient compris bien avant nos concitoyens et les écrivains contre lesquels nous nous sommes insurgée, que Beyrouth était condamnée au noir et que toute œuvre inspirée ou qui résulte d'une expérience dans ses rues et ses quartiers, ne peut qu'être tachetée par cette noirceur.

Les parutions qui ont mis en récit la déflagration nous ont révoltée encore plus que les autres, ce qui nous a poussée à nous poser les questions suivantes : les auteurs de ces publications auraient-ils tiré profit de la situation pour vendre ? Quel intérêt aurions-nous de lire des livres qui nous font revivre au détail précis une telle horreur et qui embarquent les lecteurs francophones dans une terreur pareille ? D'ailleurs, certains écrivains étaient réticents à l'idée de mettre l'explosion du port en récit. Dans *Implosions* de Hyam Yared, la narratrice, porte-parole de l'auteur, se demande :

Comment écrire ? Creuser du sens dans un monde sans réponses ? Lutter contre un deuil à double tranchant ? Celui de la souveraineté d'un pays – n'en déplaise à tous ceux qui prêteront au Liban des vertus de phénix – et celui d'une écriture en déficit face au réel. (Yared, p.90-91)

Mais la réponse ne tarde pas à venir. Quelques chapitres plus loin elle énonce :

C'est cela aussi, écrire : douter même de ce que l'on affirme. Considérer l'explosion de 18h07 comme un destin inévitable auquel nous n'avons d'autre choix que de survivre. Creuser avec ce qu'on peut. Des pelleteuses pour les disparus. Du langage pour le reste. (Yared, p.75).

Ce passage rappelle que l'écriture n'est pas une carrière comme les autres. C'est la transmission d'une expérience, une expérience aussi importante que toute autre dans la vie d'un auteur.

Le prince, héros de l'intellectuel et de la race naturelle, héros du droit, est désormais un prince dépossédé, exclu, condamné à la lucidité et au discours, incapable d'action mais leveur de masques et souvent d'abord du sien propre (Barbérís, p.11).

Comme les « princes » de Barbérís, plusieurs écrivains libanais francophones quelques jours ou quelques mois plus tard sont assignés à l'écriture et décident d'agir par la parole, de dénoncer, de tout dévoiler. Tel est le cas de Hyam Yared, d'Alexandre Najjar et de Charif Majdalani. Tous les trois publient en 2020, *Implosions*, *Le syndrome de Beyrouth et Beyrouth 2020*, trois récits qui, partant de subjectivités disparates, traduisent en littérature la souffrance au quotidien, ses causes, ses manifestations et ses conséquences.

À l'aide d'une approche qui s'apparente à l'herméneutique collective en sociologie, nous nous pencherons sur la jonction « poétique » de l'expérience socio-littéraire de ces écrivains. Nous rappellerons d'abord le contexte et la situation dont il s'agit dans les trois ouvrages en question. Nous montrerons ensuite comment, à l'aide de choix narratologiques expressifs, chacun des trois auteurs se fait le relai de la réalité, pour mettre enfin en avant, les recoupements des trois discours et la façon dont ils convergent pour générer un récit collectif de la souffrance.

### **I- Situation et contexte**

L'analyse de notre corpus ou de son contexte n'est pas une fin en soi. C'est la genèse sociale, les conditions de production de ce corpus et sa relation à la situation socioéconomique qui nous intéressent et qui nous permettront de saisir davantage les subtilités du récit collectif final.

C'est un récit de souffrance commune parce qu'il a été créé dans la souffrance et à la suite de longues années de conflits qui ont fini par effriter l'identité culturelle libanaise et par ségréger la société qui baigne dans ladite vertu du multiconfessionnalisme et du vivre harmonieux, un récit

qui met en mots l'accumulation des crises et leurs répercussions sur l'Histoire et le présent de tout un peuple.

Tel est d'abord le cas de la crise politique, qui, au Liban, est existentielle. Le système démocratique y est délabré et ce qui en reste, ce sont des bribes et des faux-semblants. Il ne s'agit pas d'une simple tension idéologique entre les différents partis politiques, il s'agit d'un conflit éternel entre les partisans de la « Libanité » phénicienne ouverte à l'Occident, et les partisans de la « Libanité » orientale, enracinée dans le Monde Arabe. Ce conflit a depuis longtemps préoccupé les écrivains libanais francophones notamment Charles Corm, Michel Chiha et Hector Khlaf à partir des années trente. Mais sous la plume de Majdalani, de Yared et de Najjar, il devient clair que ce conflit, ayant pris depuis une nouvelle envergure et devenu une mésentente qui se traduit depuis toujours par la présence de deux camps qui s'opposent sur la politique interne et /ou externe, a de graves conséquences sur le vécu des Libanais, sur leur avenir, étant donné qu'il les empêche d'avoir accès à une vie digne et équilibrée, voire de subvenir à leurs moindres besoins : eau, électricité, moyens de transports. En effet, actuellement, les tensions politiques se traduisent par des bras de fer, sinon par des pactes mafieux qui finissent par anéantir et vider les caisses des services publics et par détruire l'infrastructure.

Las, les politiciens de tous bords, anciens alliés de la Syrie maintenus à leurs postes et nouveaux venus, reconduisent très vite leurs alliances ou en créent de nouvelles, qui n'eurent but que de conserver l'emprise de cette oligarchie sur les rouages d'un État qui continuait à rapporter gros, très gros. (Majdalani, p.22-23)

La crise politique est donc étroitement liée à la crise économique, et à bien des égards. Il est vrai que dans le contexte de la production des trois ouvrages, elle est la résultante immédiate de la crise sanitaire mondiale : la pandémie du Covid-19. Mais c'est une crise recelée et aussi vieille que les hommes politiques au pouvoir. Elle grondait depuis des années, résultat incontournable de la corruption et de « l'État voyou » selon les termes de Majdalani (p.131). Effectivement, *Beyrouth 2020* est jalonné par le champ lexical lié à la notion de l'économie ; nous pouvons même dire, notamment pour les 50 premiers chapitres, qu'il est dominé par l'isotopie de l'argent : « ruine (p.12), détournements, adjudications douteuses, délits, corruption, caisses noires, clientélisation, retours d'ascenseurs, quotes-parts (p.21) ; dette (p.24) ; dévaluation de la monnaie et l'inflation (p.26) ; faillite générale, prix incontrôlables (p.30) faillite, argent, crédits (p.31) ; crise, inflation,

(p.32) ; faillite, mainmise (p.35) ; trous noirs (p.41) ; l'expression de la plus cinglante et honteuse des faillites (p.48) ; caisse noire, trou noir (p.66) ; oligarque, mafieuse, quémande (p.68) ».

Il serait judicieux de considérer que la crise économique était la motivation première de l'écriture de ce journal. Tellement pris par la peine que cause cette crise au quotidien, Majdalani a commencé un faux-journal pour suivre ses traces, la comprendre, et peut-être même pour pouvoir l'expliquer aux lecteurs et la soutenir grâce à l'écriture journalistique thérapeutique.

Il en va de même pour Yared qui, par le biais des interminables tergiversations de la narratrice et de son mari connaisseur en matière de finances, Wassim, expose la condition financière de l'État libanais et des citoyens, tout en pesant la gravité de la situation.

-Si cela arrive, dit Wassim, le Liban sera plongé dans un chaos social suite à la flambée des prix du carburant, de l'électricité et des produits alimentaires et médicaux. (Yared, p.200)

À ces mots, font écho certains passages du *Syndrome de Beyrouth*, même si Najjar ne met pas cette question en avant, le témoignage de sa protagoniste étant avant tout orienté vers la question des accumulations qui ont achevé le Liban, pour aboutir à la goutte qui a fait déborder le vase, au récit de l'insoutenable, celui de l'explosion du port de Beyrouth le 4 août 2020, celui de l'éclatement final, le summum de toutes les crises.

Cette troisième plus grande explosion au monde a fait couler tant d'encre et a fomenté autant de réactions que de récits, au Liban et ailleurs. La jeunesse qui, d'après Yared « ne décolère pas » (Yared, p.192) a réagi par la résilience et la prise d'initiative. Courageux et indignés, les jeunes se sont rendus sur les lieux pour balayer les rues et manifester contre la corruption et l'apathie des responsables. Les enfants ont été terrorisés alors que les adultes, déjà traumatisés par les longues années de guerre ont été déchirés par une vague de sentiments contradictoires : honte et reconnaissance d'être toujours en vie : « J'ai du mal à me réjouir d'être en vie » (Yared, p.76), colère et affliction, résilience et résignation.

## **II- Relai subjectif de la réalité : choix narratologiques**

Ces narrations auto-socio-biographiques et bien d'autres créées dans la même mouvance sont ponctuées du même discours. Ainsi, convient-il de rapprocher ces trois récits individuels et de mettre en valeur la façon dont leur jonction produit un récit collectif qui permet de comprendre les principaux enjeux de l'expérience littéraire, le dessous des cartes dont l'aboutissement est l'explosion du port.

D'emblée, les titres des trois ouvrages sont très expressifs et viennent s'ajouter à une kyrielle d'autres qui les ont précédés : *Les Désorientés* (Maalouf, 2012), *Beyrouth Noir* (Humaydan, 2015), *Beyrouth la nuit* (Mazloun, 2014), *Amers* (Traboulsi, 2007), etc. Mais à la nébulosité suggérée d'ores et déjà dans les titres des parutions des dernières décennies vient s'ajouter l'isotopie de la maladie et du trouble psychique. Ainsi en est-il du « syndrome de Beyrouth » de Najjar où « Beyrouth » remplace « Stockholm » (Le « syndrome de Stockholm » est un phénomène psychique qui doit son nom aux analyses des témoignages des personnes prises en otage à Stockholm en 1973. Ces analyses ont montré que les victimes ont développé une sorte d'empathie vis-à-vis de leurs agresseurs) renvoyant ainsi à la maladie psychique de la victime qui sympathise avec son bourreau, des « implosions » de Yared, phénomène physique mais aussi psychique qui n'est autre que l'aboutissement d'une accumulation de refoulements qui finissent par exploser de l'intérieur, et de « l'effondrement » de Majdalani, synonyme de dépression, ce terme renvoie à la maladie mentale dont sont atteintes les personnes n'étant plus capables d'endurer les difficultés et qui finissent par succomber. Ces trois titres qui donnent en amont le ton des ouvrages se traduisent dans les textes à travers un deuxième choix narratologique : le glissement d'un sous-genre à l'autre et d'un mode à l'autre.

En effet, tout concourt à dire que le roman de Yared est autobiographique. La narratrice homodiégétique, la dominance des marques de la première personne, l'aspect référentiel et véridique du récit et les recoupements fréquents entre ses péripéties et les biographèmes de la vie de l'écrivaine attestent la teneur autobiographique d'*Implosions*. Ce choix d'écrire une autofiction trahirait son souci de contribuer au dévoilement de la réalité, sa réalité de femme et de mère libanaise, mais aussi celle d'un grand nombre de ses compatriotes.

Paradoxalement, après l'incommunicabilité littéraire, elle livre une sorte de faux-roman dialogique fortement expressif. En braquant la lumière sur les préoccupations quotidiennes du couple : rester ou partir, manifester ou rester chez soi, comprendre et s'adapter ou baisser les bras et se replier sur soi, etc., elle se révolte contre le déterminisme social et facilite ainsi l'identification d'un grand nombre de lecteurs et de lectrices à ses protagonistes, notamment dans les passages où l'émotivité est à son comble.

Inverser le patriarcat. Comme ce pays déchiré par ses haines fratricides devenu le théâtre de tant d'enjeux importés qu'il en oublie l'amour de soi. La guerre des autres se fait toujours à nos dépens. Sur nos corps. (Yared, p.165)

Ces énoncés où la narratrice s'identifie à son pays sont fréquents et souligneraient le lien indissociable entre l'écrivaine et le Liban, et la situation finale du récit justifie la récurrence de cette comparaison. Après tant d'hésitations, la narratrice se ressaisit et réitère son amour pour son pays, pour sa famille, pour son mari et pour sa ville miroir : « Les peuples aussi, sont les esprits de la nation. Ce sont eux qui la sauvent. Dans le cas libanais, je veux croire que le divorce est impossible » (Yared, p.268). L'histoire de cette femme-écrivaine, serait-elle en ce sens une allégorie de celle du Liban ?

Cela serait aussi le cas de la protagoniste de Najjar introduite comme étant une « femme meurtrie et digne à l'image de Beyrouth, ville féminine par excellence » (Najjar, p.12). Toutefois, son attitude et sa décision finales ne ressemblent point à celles de la protagoniste de Yared. Amira nous livre un témoignage poignant sur son histoire avec le Liban sans rien dissimuler : l'injustice, les attentats, la corruption, les bas-fonds des institutions, les coulisses, tout est décrit et narré avec beaucoup de précision, de son point de vue de journaliste-reporter.

Ce syndrome de Beyrouth qui consiste à pactiser avec l'horreur sans se révolter, à encaisser les coups sans les rendre, à accepter comme une fatalité la médiocrité de nos dirigeants et l'hégémonie du Hezbollah, ce parti chiite inféodé à l'Iran qui tient le Liban en otage depuis des années, ce syndrome est un poison. (Najjar, p.16)

Le positionnement et le discours idéologique de l'auteur sont ainsi catégoriques. Lui qui a l'habitude de célébrer l'Histoire du Liban et de glisser subtilement des critiques ou clins d'œil ironiques, opte pour une sorte de faux-témoignage direct et sans artifices. Sa narratrice se permet de dire ce qui était considéré comme indicible, notamment par les écrivains libanais francophones qui, généralement, préfèrent la neutralité. À travers son histoire, Najjar veille à ce que le long cheminement vers la crise et les modulations qui ont abouti à l'effondrement final, soient clairement et chronologiquement narrés. D'ailleurs, la structure du récit est particulièrement remarquable. Au lieu d'être placé au centre de l'intrigue, le récit de l'explosion du port vient s'ajouter à un carrousel de désastres et de faits malencontreux qui retracent l'Histoire contemporaine du Liban.

Placée au cœur de chacune des séquences narratives, la capitale n'est donc par représentée comme un simple cadre spatial support de l'action. Elle y figure comme un acteur principal qui subit les mêmes calamités que ses habitants ; et l'accumulation des pauses descriptives, des scènes, des récits enchevêtrés par le biais de flashbacks personnels ou historiques, vient souligner le fait que

la souffrance de Beyrouth et des Libanais est chronique : « Ici, nous mourrons d'une comorbidité chronique, et Covid n'est qu'un détail de l'Histoire » dit la narratrice de Yared (p.45) ; Majdalani renchérit : « La lente et méticuleuse sédimentation du temps a été balayée en un clin d'œil par le souffle d'un présent vengeur et incompréhensiblement cruel » (p.127).

Les jeux de voix, un troisième choix narratologique révélateur des motivations internes des auteurs, vient relayer cette dénonciation de l'injustice et de l'absurdité. La narratrice de Najjar monopolise le discours qui tend à être univoque. Celle de Yared par contre fait alterner le récit de l'explosion avec d'autres épisodes de sa vie et multiplie les récits de paroles, plus particulièrement les discussions entre elle et son mari ou ses ami.e.s à propos de la crise politico-économique. À travers le choix de la polyphonie, Yared discute et souligne des événements et des vérités qui subissent un déni politiquement et socialement programmé.

Tel est également le choix de Majdalani. Tout en décrivant le réel, il restitue dans son journal les traces de certains moments, conversations et pensées intimes. Il fait de son faux-journal un journal « extime » rappelant ceux d'Annie Ernaux, *Journal du dehors* (1993) et *La vie extérieure* (2000), devenant ainsi le chroniqueur de la vie des Beyrouthins au début de la troisième décennie du XXI<sup>ème</sup> siècle. Il rapporte des scènes de la rue, de la vie nocturne, cède la parole à sa femme qui d'ailleurs garde son aplomb malgré les circonstances mais finit par succomber à la frénésie générale. Un technicien, un propriétaire de terrain et ses amis prennent également la parole. Certains passages témoignent du train de vie paradoxal qu'ils mènent. Ainsi par exemple, et malgré les coupures de courant, Majdalani rapporte une soirée agréable passée avec les siens en dépit de la pandémie, de la crise économique et des pénuries : « [...] nous nous sommes serrés, parce que nous étions six. La distanciation sociale est parfois une vue de l'esprit » (Majdalani, p.9). Or, la réalité noire et funeste finit par regagner l'écriture journalistique. Les préoccupations au quotidien sont reléguées, à partir de la date du 4 Aout, à l'arrière-plan du récit. Elles sont relayées par des images affligeantes, des questionnements belliqueux mais surtout par des témoignages bouleversants. Les élocutions du chroniqueur sur la crise économique deviennent impertinentes et absurdes devant l'ampleur de la catastrophe. Il choisit donc de mettre en avant les propos des sinistrés, des victimes anonymes et des témoins de l'explosion et sombre dans l'incommunicabilité.



[...] ses poumons ont éclaté, tout s'est effondré il ne restait plus rien, on l'a retrouvé mort deux heures après, elle s'en sortira peut-être, je ne sais pas ce que sont devenus mes chats (Majdalani, p.119)

Ce collage de paroles rapportées, séparées par des virgules et sans points finaux à la fin des chapitres 57, 58, est émouvant. Mais c'est le sommaire au chapitre 57 qui est le plus poignant.

Nous en citons un extrait :

Depuis mardi soir 4 aout et jusqu'à aujourd'hui, ceci : Reina est aux soins intensifs, grièvement blessées, Jad a quelques blessures, mais il n'a plus de maison, [...] la vénérable entreprise de Paula et Marwan est ravagée, la maison de Karine est soufflée, l'appartement de Sandra est en ruine, ainsi que celui de Pierre et Nada, Jean-Marc est mort [...] » (Majdalani, p.115).

Yared semble décidément emprunter l'acheminement scriptural inverse à celui de Majdalani: elle passe de la panne scripturale vers l'interlocution, alors que lui, déjà embarqué dans l'écriture de son journal, se livre au silence et à l'intransmissibilité. Ce silence est encore plus expressif que les mots de Yared. Six jours s'écoulent sans que l'auteur ne puisse écrire quoi que ce soit. Ses chroniques journalières deviennent des souvenirs lointains et son entreprise de dire le présent se transforme en un témoignage, en un devoir, en un besoin de dire la douleur, de raconter « l'impensable ».

Et aujourd'hui, [...], en relisant le chapitre que je venais d'achever puis les notes pour les suivants [...], j'ai l'impression de lire les histoires d'un autre temps. [...] Comme si j'entrais dans une pièce où sont conservés intacts les quelques souvenirs lointains d'une époque heureuse. C'est dire... (Majdalani, p.107)

Nonobstant, si leurs titres et les histoires qu'ils racontent sont convergents, les fins des trois récits sont divergentes. La narratrice de Najjar baisse les bras et quitte Beyrouth définitivement sachant pourtant qu'elle est atteinte par le « syndrome de Beyrouth » et qu'elle n'arrivera jamais à se détacher complètement de ses racines et de s'acculturer complètement dans la société française.

En revanche, Yared, et à la manière de Berenger dans *Rhinocéros* de Ionesco ou de Sisyphe dans *Le Mythe de Sisyphe* de Camus, met en scène une narratrice qui se ressaisit, qui ne se laisse plus abattre par l'éternel conflit de tout Libanais « rester ou partir ». L'explosion lui est comme une secousse qui l'a rappelée à l'ordre, à la réalité. Descendue de son nuage, elle décide de s'impliquer davantage dans la vie des autres et de continuer à se battre pour elle et pour les autres.

Mais c'est la fin de *Beyrouth 2020* qui, nous semble-t-il, est la plus désolante et pourtant la plus réaliste. Deux ans après l'explosion, beaucoup sont partis, plusieurs se sont ressaisis mais la plupart sont restés comme l'auteur, leur vie étant à l'image de la canette décrite à la fin, « jetés au vent » (Majdalani, p.149) de l'incertitude (Soulignons cependant, que sous prétexte de véridicité, ces récits sont d'une grande pertinence et nécessité puisqu'ils contribuent à la construction des connaissances de notre époque et à l'écriture de l'Histoire contemporaine du Liban. Effectivement, cela fait à peu près trente ans que les livres d'Histoire n'ont pas été mis à jour, les nouvelles générations n'ont donc aucun accès à l'Histoire contemporaine du Liban que grâce à la littérature, malgré sa subjectivité et en dépit des messages qui sont cependant divergents) et leur destin résumé par la métaphore du volcan : « Une nouvelle fois, ce fut la danse au pied d'un volcan qui grondait et dont on refusait d'entendre les menaces, ou sur les bords du gouffre dans lequel on finit par tomber » (Majdalani, p.25), une métaphore également évoquée dans *Le syndrome de Beyrouth* : « Depuis ma naissance en 1960, j'ai le sentiment de vivre sur un volcan, dans l'attente de la prochaine éruption » (Najjar, 21, p.270).

Yared, Najjar mais surtout Majdalani se font ainsi les relais de cette triste évidence. Partant de subjectivités disparates, ils essaient de traduire en littérature et à travers des jeux du langage, ce que, avec leurs concitoyens, ils endurent. Mais leur interprétation de cette réalité accablante et sa mise en texte vont de la forte émotivité de Yared, passent par l'esprit logique de Najjar pour arriver à la discrétion finale de Majdalani.

### **III- Recoupement des discours et action communicationnelle**

Aux correspondances narratologiques viennent s'en ajouter d'autres stylistiques et linguistiques, partant du niveau grammatico-syntaxique, passant par le niveau lexico-sémantique allant jusqu'au niveau rhétorique et dont le recoupement nous incite à observer non seulement l'intertextualité mais aussi l'intersubjectivité de l'expérience littéraire des auteurs contemporains ayant vécu le même traumatisme.

D'abord, et sur le plan grammatico-syntaxique, et malgré la colère et l'indignation qui s'emparent du moi-écrivain, la monolucation est le choix premier des trois auteurs. Les marques de la première personne sont dominantes certes, mais les phrases sont canoniques et les traces de l'oralité sont contrebalancées par des faits de style relevant de la rigueur, voire de la sobriété. Même dans *Beyrouth 2020* de Majdalani, seules les instances narratologiques renvoient au genre. L'écriture

elle, est austère et tempérée et la tonalité majoritairement ironique. Ainsi, des termes du registre familier sont repérés dans des phrases complexes tournées dans un registre soutenu :

Là où il y en a encore, incompréhensiblement, les agents de la circulation encouragent les automobilistes à les brûler, à grands gestes rageurs, faisant rouler tout le monde en même temps, comme s'ils mettaient un soin qui relève de la revanche à rappeler que l'ordre ne règne plus, alors pourquoi respecter encore ces foutus derniers feux survivants. (Majdalani, p.12)

Cette tempérance stylistique est synonyme de l'introspection et du souci d'objectivité. Elle est jugée capable de raconter avec authenticité les fragments de vie. Les constructions hiérarchisées et le langage recherché de spécialisation sont relayés par une condensation des faits expressifs, assurée, entre autres, par les pluriels et les généralisations. Toutefois, le changement énonciatif remarqué entre le début et la fin du journal est révélateur de l'incommunicabilité susmentionnée. Ainsi, l'énonciateur choisit d'abord de narrer ses tribulations quotidiennes à la première personne du singulier et du pluriel. Ensuite, la troisième personne et le style impersonnel prennent la relève, fait remarqué par la récurrence du pronom « On ».

Dans le journal de Majdalani, c'est alors le lexique qui se charge d'expressivité optimale. Médiateurs des sentiments de l'auteur et de son discours idéologique, les termes choisis sont majoritairement subjectifs-péjoratifs et contribuent largement à la révélation du sens latent du texte. Ils viennent condamner les responsables de l'injustice, de la corruption et de la chute : « Cela fait très république bananière, ce serait presque drôle, ubuesque ou kafkaïen [...] » (p.69) ; « Comble de l'absurde, faillite, stupidité, cynisme » (p.31) ; « toile de fond infernale (p.34) ; « horreur, désarroi, impensable, cauchemar » (p.110).

Les amplifications lexicales corroborées par des hyperboles et des gradations qui viennent parfois disloquer la syntaxe, notamment quand la colère ou la souffrance est à son comble, mettent en relief l'accumulation des crises et l'aspect insoutenable de la réalité.

Le Covid-19, la crise économique, la ruine de l'État, la chaleur plus précocement étouffante cette année et qu'accompagnent les coupures de courant, l'agaçant bruit de tondeuses à gazon des drones israéliens comme l'épée de Damoclès de la guerre suspendue en permanence au-dessus de nos têtes [...] Le désarroi total » (Majdalani, p.100).

À ce passage de Majdalani, en font écho d'autres dans *Implosions* :

Le quotidien. Les enjeux régionaux, la dévaluation de la monnaie locale, la cherté de la vie, le contrôle des capitaux, les couches tectoniques de l'Histoire, sans compter le survol quotidien de notre espace aérien par les drones, les avions, les mouettes, les moustiques. (Yared, p.12)

et dans *Le Syndrome de Beyrouth* :

Dès le premier jour, je dus me faire à l'idée que l'eau du robinet n'était pas potable, à moins de prévoir un filtre, que l'électricité était toujours rationnée comme au temps de la guerre [...] Les ordures ménagères n'étaient pas triées [...] (Najjar, 2021, p.104)

Les sociolinguistes comme Philippe Blanchet ou Louis-Jean Calvet, considèrent que ces structures internes du langage et que ces mots et expressions à usages fréquents contribuent à la compréhension du réseau social dans lequel il s'inscrit. Ainsi, certains substantifs, adjectifs et adverbes assez récurrents dans notre corpus nous permettent de dépister des leitmotifs qui deviennent eux-mêmes, à force de les relire, affligeants. Il en est ainsi des « drones », de la « ligne de démarcation », des « pénuries », de la « puanteur », du « désordre » et du « chaos », de l'« oligarchie », de l'« absurdité », de la « révolution » mais aussi et surtout de l'explosion. La résilience est solidement révoquée dans les trois récits. Subtilisée et considérée comme la vertu principale du peuple libanais, Majdalani, Yared et Najjar la représentent comme une malédiction et le ton de la révolte contre ce « trait de caractère » ou « cette attitude » est le même :

On ne jongle pas impunément avec de fausses croissances. Le Liban a cru à son invincibilité avec cette arrogance maquillée de résilience. (Yared, p.46)

Je ne veux plus rebondir, je ne veux plus être résiliente si la résilience est synonyme de résiliation, de lâcheté et de complaisance dans le malheur. (Najjar, 2021, p.16).

Mais le livre de Majdalani, supposé être le journal de l'année 2020, de ses mésaventures et de l'effondrement économique, change d'orientation. La date du 4 août marque un glissement de la dénonciation et de la révolte vers l'accablement et le pathétisme appuyés sans cesse par des adverbes d'intensité et des adjectifs qui optimisent l'expression de l'horreur : « l'impensable se fait jour » (Majdalani, p.110) ; « inexplicable et monstrueuse tempête qui souffle tout » (Majdalani, p.112) ; « les passants hagards et les habitants qui sont parvenus à sortir ne sont plus qu'une effroyable théorie de fantômes ensanglantés » (Majdalani, p.112) ; « spectacle complètement spectral » (Majdalani, p.113) ; « allure fantasmagorique » (Majdalani, p.114) ; etc.

Les mêmes lexèmes sont repérés dans *Implosions* : « Ce jour-là, toutes communautés et classes confondues, nous avons erré hagards, assomés par le spectacle d'une mort qui nous avait ratés de peu » (Yared, p.54) ; « la basse-cour libanaise [...] corruption multiconfessionnelle » (Yared, p.63). Tel est également le cas du *Syndrome de Beyrouth* où la catastrophe est sémiotisée à travers les mêmes termes à quelques exceptions près : « un souffle puissant » ; « scènes d'apocalypse » (Najjar, 2021, p.270). Ces réseaux lexicaux révéleraient des représentations rattachées à la mémoire collective des Libanais et deviennent une sorte de topos de la littérature libanaise francophone contemporaine. Ils expriment la souffrance partagée d'un groupe social assez large et une injustice considérée comme évidente par ce groupe (Nous disons « groupe » ou « communauté » parce que le tissu social au Liban est assez complexe. Les gens sont tiraillés entre leurs appartenances ethniques, religieuses, régionales et bien d'autres, à tel point qu'il est devenu quasiment impossible d'alléguer une identité culturelle et nationale uniforme et univoque. Même face à une catastrophe comme l'explosion du port et à la suite de longues années de conflits, un discours cohérent contre la corruption des responsables de cet « effondrement » demeure inconcevable).

Mais, au niveau de notre corpus, le syncrétisme est attesté, notamment grâce à la résurgence d'images étroitement liées. Pour Najjar qui, dans *Le roman de Beyrouth* publié en 2006, chante la diversité de ce peuple, l'atténuation semble dorénavant récusable. Embarqués, ces auteurs refusent de passer le mal sous silence, un mal qui s'en prend à Beyrouth et qui est réitéré au fil des siècles jusqu'à devenir insoutenable. Se multiplient alors les périphrases représentatives des hommes politiques libanais en général et du président de la République en particulier (Notons que, c'est peut-être grâce à l'écriture en français que ces récits n'ont pas été censurés comme c'est le cas de beaucoup de livres écrits en arabe, de films ou de pièces de théâtre) : « Ce matamore imprudent et maladroit » (Majdalani, 18, p.22) ; « Au bout de quelques mois d'hésitations et d'atermoiements, les deux partis chiites et leurs alliés autour du président Aoun ont fini par composer le gouvernement fantoche du 11 février » (Majdalani, p.87).

La convergence des périphrases et d'autres tropes semble sonder davantage la vocation de ces écrivains à révéler des vérités jadis impronçables, longtemps atténuées par leurs aînés. Majdalani fait allusion à ce phénomène littéraire remarquable quand il écrit :

La neige, les torrents, l'eau à profusion et le verdoisement éternel : ces évidences du paysage furent longtemps des leitmotivs du récit national. Pendant des décennies, on répéta fièrement que l'eau

était le pétrole du Liban, autrement dit sa précieuse fortune – une fortune inépuisable, de surcroît, contrairement au pétrole du voisinage. » (Majdalani, p.61-62)

Le langage et les figures qui permettent aux auteurs de traduire les effets du désastre sont tellement concourants et génèrent la même caractérisation de Beyrouth et du Liban, une caractérisation qui enrichit l'environnement affectif créé par les trois auteurs et qui n'est que la traduction d'un patriotisme emmêlé à la douleur donnant ainsi naissance à une sorte de « culte » :

L'écriture entretient si bien le culte de la souffrance qu'à force d'écrire sur le Liban on laisse ses flancs et ses montagnes se fondre dans nos hanches. On se prend pour son territoire fracassé. On ne s'autorise plus le droit de respirer. (Yared, p.265).

D'ailleurs, et puisque « tout langage est signe » (Guiraud, 97), un autre indice vient attester la force de cet attachement à la patrie et la dominance de l'imaginaire collectif sur le vécu individuel. Ayant choisi la langue de Molière pour mettre en texte les histoires, leur « libanité » est continuellement rappelée par des emprunts au parler libanais : « Wakef aala kaff afrit<sup>1</sup> » (Najjar, p.270); “thawra<sup>2</sup>” (Yared, p.13); “yalla kholsit<sup>3</sup>” (Yared, p.135); “Kellon ya'neh kellon<sup>4</sup> » (Yared, p.182) ; « Kellon yaané ekllon<sup>5</sup> ! » (Najjar, 21, p.242). Grâce à sa fonction mimétique, le langage dans ces récits permet de restituer la conscience collective d'une grande partie de la société libanaise, dans la mesure où les fragments de conversation, les formules de parlerie quotidienne et le glossaire des expressions entendues, voire même lues comme les graffitis et les textes des banderoles retranscrits par Majdalani : « WE WILL NEVER LEAVE, WE WILL REBUILD - لن نرحل سنعيد - بناء بيروت » (Majdalani, p.146), sont lié.e.s à l'essence même de leur existence.

Ainsi, dans le cas des trois ouvrages étudiés, plus particulièrement dans *Beyrouth 2020* de Majdalani, si expérience littéraire il y a, c'est celle qui réussit à se faire sienne la douleur du Liban et des Libanais, à la partager avec le monde entier et à transformer le récit personnel en un récit collectif, même s'il reste largement subjectif et ne serait pas validé par toutes les communautés et sur tout le territoire libanais.

<sup>1</sup> Instable

<sup>2</sup> La révolution

<sup>3</sup> C'est presque fini

<sup>4</sup> Tous, c'est à dire tous!

<sup>5</sup> Tous sans exception.

En effet, le positionnement des trois auteurs est évident et les partis politiques qu'ils critiquent sont les mêmes. Leur affiliation avec l'une des deux idéologies dominantes au Liban est évidente. Justice soit faite à ces auteurs, ils ont essayé dans la mesure du possible de faire preuve d'objectivité vis-à-vis de questions sensibles. Or, écrits sur le vif, quelques jours ou semaines après l'explosion, les effusions subjectives l'emportent sur des énoncés pareils.

À lire *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter* de Darina El Joundi et Mohamed Kacimi publié quelques années auparavant (2008), ou *Des Villes et des Femmes* D'Etel Adnan (2014), qui ont vécu dans le camp opposé à celui de Najjar, Majdalani et Yared, on comprend que la souffrance est le lot de tous les Libanais, abstraction faite du camp où ils se placent ou du milieu où ils grandissent, et que le « récit national » contemporain, pour réemployer les termes de Majdalani, est dorénavant noir, triste et ressemblerait à un journal de l'agonie d'un peuple, d'un pays, mais aussi à un cri de détresse toujours sans réponse. La littérature libanaise d'expression française de l'extrême contemporain serait donc la continuité de la littérature libanaise francophone du XX<sup>ème</sup> siècle, sauf qu'elle vire au réalisme noir, reflet de la vie au Liban où la souffrance et le malaise vont en croissance. Elle est plus un espace d'expressivité, plus action communicationnelle engagée, impliquée et ancrée dans son époque, que création poétique et expérience esthétique.

## Références

- Adnan, E., (2014). *Des Villes et des Femmes, Lettres à Fawwaz*. Beyrouth : Tamyras.
- Al Joundi, D., Kacimi, M., (2008). *Le Jour où Nina Simone a cessé de chanter*. Paris : Actes Sud.
- Barbéris, P., (1980). *Le prince et le marchand*. Paris : Fayard.
- Baroud, R. (2020). « Quand l'espace fictionnel figure, défigure et transfigure l'espace réel : le cas de Beyrouth ». *CRESH, Volume 3*, 92-101. [http://cresh.ul.edu.lb/?page\\_id=1991&paper\\_id=10](http://cresh.ul.edu.lb/?page_id=1991&paper_id=10)
- Bourdieu, P., (1992). *Les règles de l'art*. Paris : Seuil.
- Calvet, L.-J., (1993), *Sociolinguistique*. Paris : PUF.
- Charaudeau, P. (1992). *La grammaire des sens et de l'expression*. Paris: Hachette.
- ————— (2005), *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert.
- Guiraud, P., (1985), *L'Argot*. Paris : PUF.
- Humaydane, I., Abi Samra, T., Yared, H., Kawtharani, H., Kawtharani, H., El Khalil, Z., (2017). *Beyrouth Noir*. Paris: Asphalte.
- Maalouf, A., (2012). *Les Désorientés*. Paris : Grasset.

- Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire de l'analyse du discours*. Paris: Editions du Seuil.
- ————— (2005), *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris : Armand Colin.
- Majdalani, C., (2020). *Beyrouth 2020. Journal d'un effondrement*. Paris : Actes Sud.
- Mazloum, D., (2014). *Beyrouth, La nuit*. Paris: Stock.
- Najjar, A., (2021). *Le syndrome de Beyrouth*. Paris : Plon.
- Tamine, J. G. (2010). *La Stylistique*. Paris: Armand Colin.
- Traboulsi, Y., (2007). *Amers*. Paris : Mercreure de France.
- Viart, D., Vercier, B., (2005). *La littérature française au présent*. Paris : Bordas.
- ————— (1999). *Le roman français au XXème siècle*. Paris : Hachette.
- Yared, H., (2021). *Implosions*. Paris : Éditions des Équateurs.